

jeunes filles n'est plus l'homme de fer, moulé dans une cuirasse sans défaut.

—Il fallait, dit-il, décider le roi. Il aimait son droit, mais longtemps il fermait les yeux ; on devait les lui ouvrir de force. Alors "il prenait des résolutions désespérées d'homme indécis". On pouvait le laisser aller, quand on l'avait mis sur la bonne piste.

Dans une des lettres d'Henri Heine, cet Allemand de France, à sa sœur, et dont le *Figaro* donnait, l'autre jour, quelques primeurs, je relève ce compliment exquis à l'adresse des Parisiens : "O parfum de la politesse, délicieux comme la saveur de l'ananas, comme tu as fait du bien à mon âme, qui a été saturée, en Allemagne, de fumée de tabac, d'odeur de choucroute, et de grossièreté ! Mais, indépendamment de la politesse, le langage du peuple français a pour moi je ne sais quel cachet de distinction ; telle dame de la halle parle mieux qu'une chanoinesse allemande, fière de ses soixante-quatre aïeux."

Le comte Ferdinand de Lesseps, le savant ingénieur, l'illustre constructeur du canal de Suez, celui que Gambetta appelait : "le grand Français," subit, à l'heure qu'il est, un dur et pénible affront. Pour n'avoir pas réussi dans sa difficile entreprise, pour n'avoir pas déjoué les complots criminels des malfaiteurs et des escrocs, il devient la proie d'un épouvantable scandale auquel il n'a pris aucune part. Après être monté si haut, le voilà obligé de descendre bien bas ! Jamais la fameuse phrase de Mirabeau : "Il n'y a pas loin du Capitole à la roche tarpéienne," ne reçut une plus juste application. On a beau posséder tous les talents, le génie même, on a beau être honnête, généreux, sincère, c'en est fait de tout cela si l'on a affaire à la fraude et à la turpitude. Le comte de Lesseps vient de passer par là. Il aura la cuisante jouissance de contempler la bassesse et la lâcheté de ceux en qui il avait reposé sa confiance, et verra, comme récompense de ses efforts, la malédiction des familles, appauvries par ses succès, s'acharner contre lui.

Proh pudor !

On a inauguré, récemment, au Luxembourg, un buste, à la mémoire de Théodore de Banville, le poète des *Odes funambulesques* et des *Stalactites*. Ce prince des rimeurs a été l'objet d'une démonstration toute poétique et enthousiaste, cela va sans dire. M. Léconte de Lisle présidait la cérémonie. A ses côtés se tenaient MM. François Coppée, Catulle Mendès et Richepin, qui ont prononcé des discours : le premier, en prose, les deux autres, en vers. Le poète de la *Grève des Forgerons* a été très heureux dans son allocution ; il a loué la sincérité, l'émotion tendre, l'originalité de Banville." Il appartenait, a-t-il dit, à ces êtres singuliers que n'endurcissent pas les coups du sort, et qui gardent, jusque sous les cheveux blancs, leur indignation devant le mal et l'injustice, leur pitié devant la souffrance, leur enivrement devant la beauté, l'héroïsme et le génie." Dans l'assistance, on a remarqué d'autres poètes : Mallarmé, José-Maria de Hérédia, Armand Silvestre, ainsi que Mme Alphonse Daudet, MM. Jules Claretie et Paul Arène.

M. A. D. DeCelles vient d'écrire, pour les *Femmes du Jour*, une très belle biographie de l'honorable L. R. Masson, — biographie dont nous donnerons, comme premier, des extraits dans notre prochain numéro.

M. P. M. Sauvalle a aussi écrit une étude remarquable sur notre poète national, M. Louis Fréchet, — pour publication dans les *Hommes du Jour*.

L'EGLISE DU VILLAGE.

Supposons que l'on abolisse le culte, les prêtres et les églises : à l'instant, le jour consacré au repos cesse ; il n'existe plus de commune que de nom ; les habitants ne se connaissent presque plus entre eux ; le bourg devient désert ; il n'y a plus de cloches pour annoncer les prières du soir et du matin, ni pour faire souvenir des morts. Le cimetière ne repose plus sous la garde de Dieu ; les services du conseil municipal manquent, et l'on ne sait plus où ni quand trouver le maire. Chaque habitant reste chez soi, et les affaires, les marchés, les échanges, les alliances, n'ayant plus un centre commun où se prendre, où se faire, languissent ; les mères et les filles négligent les soins de la toilette et même de la propreté, ne sachant plus où ni à qui se montrer, achètent peu, consomment moins. Alors, pour tout dire, les hommes et les femmes, n'ayant plus d'autre retenue que la pudeur naturelle, barrière malheureusement trop faible contre les passions, tomberaient dans les excès honteux et le pêle-mêle de la bestialité. Les âmes, également sans frein, mais non pas sans terreur, se précipiteraient dans la superstition ; l'égoïsme remplacerait la charité ; l'orgueil, l'humilité ; l'intérêt, la conscience ; la matérialité des désirs, les plaisirs de l'intelligence ; les loups-garous, les saints ; les sorciers, le prêtre ; les cabarets, le presbytère ; l'enfer, le ciel ; et le diable, Dieu.

LOUIS DE CORMENIN.

LE JOURNALISTE.

Le journaliste, l'homme qui donne sa vie, ses nerfs, son sang, sa fièvre, les molécules de son cerveau à cette écrasante et énervante besogne de l'article rapide, de l'improvisation quotidienne, que fait-il ? Les autres. . .

Le mot ne date pas d'aujourd'hui, mais il est poignant et vrai. Il a bâti des piédestaux, collaboré à des renommées, poussé comme un manœuvre des chars de triomphe, brodé comme un tailleur des habits d'académiciens — pour d'autres, — inventé des peintres, lancé des acteurs, fait des députés (qu'il pourrait défaire), et des ministres ; il a brassé la vanité et les intérêts de tous ; il a eu des quémandeurs à sa porte et des monceaux de lettres aux sollicitations habiles ; il a rendu tant de services qu'il en est las, et rencontré tant d'ingratitude qu'il en a l'écœurement ; et, s'il disparaît, ce bâtisseur de renommées, ce distributeur de gloire, cet artisan des fortunes d'autrui, si le labeur acharné voûte son dos, courbe ses reins, vide son cerveau ou crève son cœur, il se rencontrera jusque parmi les gens qu'il a faits riches, envieux, heureux et célèbres, des ironies ou des soupirs narquois pour souffleter ce disparu de quelque oraison funèbre chargée d'une pitié feinte.

Dans cette mêlée souvent irritante et d'un si farouche égoïsme, tout homme qui se livre est une dupe et tout être qui, ayant des ongles, les rentre par bonté est un niais. Et c'est un niais surtout, celui qui, ayant une valeur propre, la met au service de gens qui ne lui en savent aucun gré.

Jeune débutant, fais des œuvres et non des hommes, et tâche qu'on parle de toi, au lieu de t'épuiser naïvement à parler des autres !